

Introduction

# Hécatombe

Jean-Marc Rohrbasser



Les textes que vous allez lire s'efforcent, sous différentes perspectives, en différents formats, à différentes époques, de dresser un bilan démographique de la Grande Guerre. Il s'agit avant tout d'analyses techniques dont la méthode fondamentale est celle qu'emploie la science de la population.

Initiée et conçue par Martine Rousso-Rossmann, cette publication a fait le choix de se focaliser sur des analyses concernant principalement la France, non par chauvinisme, mais pour ne pas allonger ni disperser le propos. Cependant, avant de présenter brièvement le plan et les contributions qui constituent le présent ouvrage, je me livrerai à quelques considérations sur des données plus générales concernant les pertes de ce qui a été nommé, souvent et à juste titre, l'« hécatombe » ou « la grande saignée » de la Première Guerre mondiale. Après quelques considérations générales visant à cadrer la réflexion, je me préoccuperais des questions posées par le nombre, c'est-à-dire la qualité des données et les quelques calculs élémentaires qu'elles autorisent.

Que ce soit dans la population civile ou chez les soldats directement engagés, la Grande Guerre opère une dramatique saignée entraînant une modification sans précédent du cours de l'histoire et de profonds bouleversements des conditions matérielles et morales de la population.

Les pertes humaines de la Première Guerre mondiale ont eu plusieurs conséquences sur l'évolution postérieure des populations qui furent mêlées à ce conflit sans précédent. Un déséquilibre entre

les sexes a été créé au profit du sexe féminin ; les populations, en particulier cette partie constituée par la population active, ont vieilli alors que c'est sur elles que reposait la reconstruction d'après-guerre. À ce vieillissement des populations s'est ajouté un déficit des naissances durant les années de guerre ; comme les textes qui suivent le montreront avec les outils de l'analyse démographique, ce déficit a généré des classes creuses correspondant aux manques qui affectent, des années après, conformément au mécanisme bien connu sous le nom d'« inertie démographique », la pyramide des âges des belligérants. Cette chute de la natalité pendant la Grande Guerre s'explique essentiellement par la séparation des couples, par la contrainte de différer les mariages et par des comportements de restriction, autrement dit des comportements « de type malthusien », engendrés par l'incertitude du lendemain. C'est là l'une des origines de la dénatalité constatée au cours de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle dans les pays industrialisés. Un seul exemple, celui de la France, approfondi dans les pages qui suivent, parle de lui-même : la population française ne retrouve qu'au début des années 1950 son niveau d'avant 1914.

Il faut distinguer les territoires préservés des combats de ceux qui ont vu s'affronter les belligérants sur leur sol. Dans ces derniers, les immeubles, les usines, les exploitations agricoles, les mines de charbon, les ponts, les routes, les voies ferrées ont subi de rudes préjudices, en particulier en Pologne et dans les Balkans, sans parler du territoire français. En Lorraine et en Champagne, des villages ont été purement et simplement rayés de la carte sans même qu'il soit possible de les reconstruire sur l'emplacement qu'ils occupaient, des villes ont connu des destructions massives. Les États-Unis exceptés, de par leur entrée tardive et leur éloignement du théâtre des opérations, les autres pays impliqués ont vu s'effondrer leur production agricole et industrielle, se désorganiser leurs circuits commerciaux, les causes principales en étant l'économie de guerre et la mobilisation d'un grand nombre d'actifs. La reconstruction s'est accompagnée d'une difficile gestion de la pénurie de main-d'œuvre.

La Grande Guerre a par ailleurs mis un terme à l'hégémonie militaire, politique, économique et culturelle de l'Europe d'avant 1914. Chez les vaincus comme chez les vainqueurs, l'épuisement démographique, l'endettement, l'inflation ont frappé dès après la fin des hostilités. L'épidémie de grippe espagnole puis la crise financière de 1929 aggraveront encore les conséquences, à court et long terme, du conflit, qui se résument à un déclin de l'Europe, d'ailleurs relativement mal perçu par les contemporains. En revanche, les États-Unis et le Japon sortent renforcés du conflit et en mesure de surclasser la vieille Europe à la tête de l'économie mondiale.

Sur le plan politique, la Première Guerre mondiale a entraîné la chute de pas moins de quatre empires, l'Empire allemand, l'Empire austro-hongrois, l'Empire russe et l'Empire ottoman. La Russie devient en 1917 le premier État de régime communiste : c'est la guerre qui a créé les conditions de cet avènement. Dès 1918 et 1919, des mouvements révolutionnaires sporadiques se déclenchent à Munich, à Berlin, à Budapest. La république des Conseils — ou encore la République soviétique de Bavière — est directement inspirée de la situation russe mais également de la république des Conseils de Hongrie. Cette tentative de gouvernement par les conseils ouvriers dure moins d'un mois et sa chute s'opère dans la violence et la confusion. À ces mouvements s'ajoutent des grèves insurrectionnelles que l'on voit se développer en France et dans le Nord de l'Italie. Les traités donnent à l'Europe un visage entièrement remodelé : la carte de l'Europe centrale est profondément modifiée avec l'émergence de nouveaux États comme la Yougoslavie et la Tchécoslovaquie, ou encore avec le rétablissement de la Pologne, nouveau germe de désaccords et de conflits futurs.

Ce cadre schématiquement posé, il est temps d'en venir aux considérations statistiques et démographiques.

Selon une estimation moyenne et globale, la Grande Guerre a fait près de 10 millions de morts dont plus de 2 millions d'Allemands, près de 2 millions de Russes, 800 000 Britanniques, 650 000 Italiens et un peu plus de 1,4 million de Français, dernier chiffre dont les textes de ce recueil détaillent et discutent amplement et le bien-fondé et la construction. Il s'agit presque exclusivement d'hommes appartenant aux classes d'âges entre 19 et 40 ans, les plus fécondes et qui contiennent les effectifs les plus nombreux de population active. Ce sont les « générations sacrifiées » qu'évoque François Héran au chapitre 2 du présent ouvrage.

Ainsi, proportionnellement à sa population totale et parmi les pays alliés, la France a connu, après la Serbie, le nombre le plus élevé de morts, un peu moins que, parmi les empires centraux, l'Empire ottoman (tableau 1 et figure 1).

Ces morts correspondent aux militaires tués au combat. Si l'on y ajoute les blessés, prisonniers et disparus, les résultats sont quelque peu différents. Les empires centraux ont le plus pâti tandis que la Serbie maintient sa triste première place chez les alliés (figure 2). Environ 500 000 soldats sont morts après 1918 des suites de blessures reçues ou de maladies contractées pendant la guerre.

Il est intéressant de remarquer que, si l'on teste la corrélation entre la population et la proportion de pertes, on constate que

l'hypothèse de non-corrélation est la plus probable<sup>(1)</sup>. Les pays les plus peuplés n'ont pas en général subi les plus lourdes pertes. La portée de cette remarque doit être atténuée en constatant que l'importance relative des pertes (pertes de chaque pays/total des pertes) est proportionnelle à l'importance relative de la population de chaque pays par rapport à celle de l'ensemble des belligérants : ce sont bien les pays relativement les plus peuplés qui ont subi relativement le plus de pertes. À celles-ci s'ajoutent les millions de décès que provoqua la grippe qui se répandit dans tous les continents de 1918 à 1920 : on estime aujourd'hui les morts dues à cette épidémie à quelque 75 millions d'individus, selon une moyenne

**Tableau 1. Population et morts  
parmi les belligérants de la Grande Guerre**

Pays	Population (millions)	Morts	Morts/ population (%)
Australie	4,5	61 900	1,38
Belgique	7,4	43 000	0,58
Canada	7,2	64 950	0,90
États-Unis	92	116 700	0,13
France	39,6	1 400 000	3,54
Grèce	4,8	26 000	0,54
Indes britanniques	315,1	74 200	0,02
Italie	35,6	651 000	1,83
Japon	53,6	400	0,00
Monténégro	0,5	3 000	0,60
Nouvelle-Zélande	1,1	18 000	1,64
Terre-Neuve	0,2	1 200	0,60
Portugal	6,0	7 200	0,12
Roumanie	7,5	250 000	3,33
Russie	159,0	1 800 000	1,13
Serbie	4,5	450 000	10,00
Afrique du Sud	6,0	9 500	0,16
Royaume-Uni	45,5	885 200	1,95
Autriche-Hongrie	51,4	1 100 000	2,14
Bulgarie	5,5	87 500	1,59
Empire allemand	65,0	2 040 000	3,14
Empire ottoman	21,3	800 000	3,76

(1) Est utilisé ici le coefficient de corrélation des rangs,  $\rho_h$ , de Spearman.

entre les deux extrêmes de 50 et de 100 millions. L'estimation pour la France se monte à 240 000 victimes<sup>(2)</sup>.

La catégorie des blessés, à savoir les invalides, les aveugles, les victimes de gazage, les amputés, les handicapés de toutes sortes, se monte à environ 6,5 millions d'hommes qui, faute d'être en mesure de reprendre une activité professionnelle, se trouvent, de retour de guerre, à la charge de leur pays en touchant la pension qui leur revient. Il faut également souligner que les soldats ayant

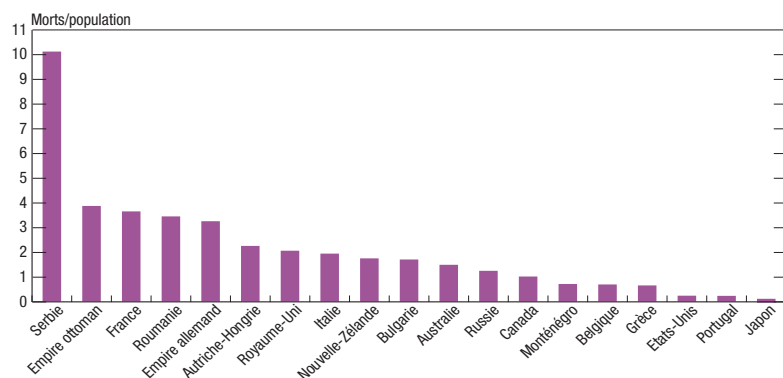


Figure 1. Proportions des morts par rapport à la population des belligérants de la Grande Guerre

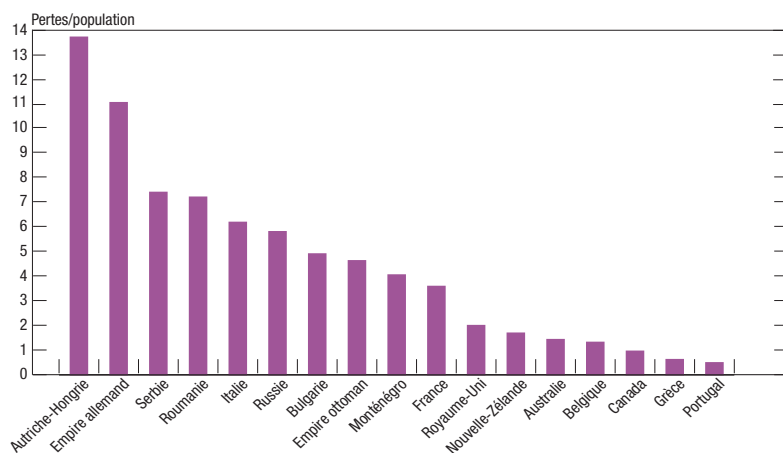


Figure 2. Proportions des pertes par rapport à la population des belligérants de la Grande Guerre

(2) Le lecteur curieux de ce dernier point trouvera des détails abondants dans l'article (non reproduit ici) de Sverren-Erik Mamelund, « La grippe espagnole de 1918 est-elle responsable du baby-boom de 1920 en Norvège ? Le cas d'un pays neutre », paru dans *Population*, 59(2), 2004, p. 269-302.

trouvé la mort sur les champs de bataille de la Grande Guerre ont laissé, à l'arrière, 3 millions de veuves et 6 millions d'orphelins. Le lecteur trouvera une analyse du veuvage de guerre à Lyon au chapitre 11 du présent ouvrage.

Enfin — et cela a été démontré récemment au cinéma avec le film de Steven Spielberg, *War Horse* (« Cheval de guerre ») — on sait le rôle capital qu'ont joué les chevaux au cours de la Première Guerre mondiale. Un chiffre officiel, provenant de la Section vétérinaire de l'armée et gravé sur une plaque qui se trouve au château de Saumur, estime à 1 140 000 bêtes les décès de chevaux de l'armée française entre 1914 et 1918. Sur cette plaque est gravée l'inscription suivante : « Aux 1 140 000 chevaux de l'armée française morts pendant la guerre mondiale 1914-1918. Le musée du cheval reconnaissant. Juillet 1923 ». Par ailleurs, dans son ouvrage paru à Paris, au Cherche-Midi en 1996, *Les animaux-soldats. Histoire militaire des animaux des origines à nos jours*, l'écrivain et journaliste Martin Monestier estime ces mêmes pertes de chevaux dans l'armée française à 900 000 bêtes. En utilisant la technique dite du « multiplicateur » et en appliquant à ces 900 000 chevaux « français », la proportion des pertes humaines par rapport aux mobilisés dans les autres pays, on obtient un nombre moyen estimé de 3 750 000 chevaux morts pendant la Grande Guerre dans les pays belligérants.

Toutefois, les considérations ci-dessus, qui envisagent les pertes humaines par rapport à la population totale, sont loin d'être satisfaisantes : il est en effet beaucoup plus intéressant et pertinent d'envisager la proportion des pertes par rapport à la population des mobilisés, population elle-même à caractériser par rapport à la population active. Il convient alors de tenir compte de ceci que, en fonction des sources convoquées, les chiffres des pertes s'avèrent très variables. En se donnant comme objectif de faire un point rapide sur cette question, il s'agit dans un premier temps de montrer cette variation (tableau 2).

Le tableau 2 montre bien les disparités dans l'estimation des nombres de décès ou de pertes en général. En prenant une moyenne et en étudiant la corrélation entre nombre de mobilisés et pertes, il apparaît clairement que les pertes sont absolument proportionnelles au nombre de mobilisés, ce qui est conforme à la sinistre logique de la guerre. De même, avec une corrélation un peu moins forte mais tout aussi apparente, le nombre de pertes est fonction du nombre d'actifs dans la population. Ainsi, en comparant les deux résultats précédents, on voit que le nombre de mobilisés n'est pas parfaitement corrélé au nombre des actifs présents dans la popu-

lation. Autrement dit, il y a quelques pays pourvus en actifs qui ont moins mobilisé que d'autres, mieux pourvus.

Le plus notable, dans ces considérations, demeure la disparité, donc la variabilité, des chiffres selon les sources. Il est évident que la difficulté de l'enquête, les divergences de méthode entre écoles historiques, les lissages à la moyenne et autres manipulations — nécessaires mais non pour autant toujours souhaitables — de nombres font que ici, comme dans bien d'autres cas relevant de la statistique, la prudence et la modestie sont de mise : il s'agit d'approcher la vérité et non de prétendre la détenir, encore moins l'imposer.

L'ouvrage que vous allez lire se divise en deux parties. La première, intitulée « Les sacrifices de la guerre », détaille l'analyse et ses résultats portant sur les dommages démographiques subis principalement par la France durant la Grande Guerre. Sept chapitres dont le premier fait œuvre de frontispice : une mise au point due à François Héran présentant, selon les sources les plus actuelles et les plus fiables, un « bilan démographique de la Grande Guerre ». Les cinq chapitres suivants, dus à Jacques Vallin, traitent de la mortalité par génération en France. Une analyse très précise du phénomène permet de distinguer soigneusement mortalité militaire et mortalité civile, de préciser autant que faire se peut le degré d'importance de cette dernière et de montrer combien l'arrière a souffert différemment, mais aussi cruellement que le front ; la technicité du propos de ces cinq articles n'entrave jamais une compréhension synthétique de l'événement. La discussion des données et surtout de leur utilisation constitue un modèle de rigueur scientifique en démographie. Le dernier chapitre de cette première partie, œuvre de France Meslé, souligne le problème particulier que pose le calcul des indices de mortalité infantile en temps de guerre. L'auteur travaille à partir de données homogènes empruntées à six pays européens et conclut à un impact relativement modeste de la mortalité infantile, comparé à celui de l'été caniculaire de 1911 et de l'été 1918 avec la grippe espagnole.

La deuxième partie, intitulée « La vie malgré tout », constitue naturellement un second volet centré sur la vitalité, le premier l'étant sur la mortalité. Trois chapitres en forment la matière. Le premier, dû à Louis Henry, examine le sort matrimonial des filles privées par la Grande Guerre de leur fiancé et mari éventuel ainsi que celui des veuves en âge de remariage. L'auteur insiste sur la complexité analytique de la question qu'il démêle avec beaucoup de pédagogie : il réussit à analyser l'histoire de ces cohortes féminines et à montrer leur adaptation au conflit. Le deuxième chapitre

Tableau 2. Pertes de la Grande Guerre selon différentes sources

Alliés	Mobilisés	Morts	Blessés	Prisonniers et disparus	Total des pertes
Belgique	267 000	13 716	44 686	34 659	93 061
	380 000	38 172	45 000	35 000	94 000
		41 000			
		41 300			
		44 000			
		50 000			
		51 000			
Royaume-Uni et Empire britannique	7 675 000	760 000	2 048 520	191 652	3 190 235
	8 660 000	776 000	2 050 000	192 000	3 242 000
	8 900 000	800 000	2 090 212		
	8 904 467	835 000			
		869 000			
		908 371			
		943 000			
		984 629			
		1 000 000			
		1 010 000			
États-Unis	3 600 000	48 909	205 690	4 500	350 300
	3 800 000	60 000	234 000		363 500
	4 355 000	70 000	234 300		
		77 644	237 135		
		114 000			
		115 660			
		120 000			
		125 000			
		126 000			
France et Empire	8 317 000	1 325 000	1 986 000	490 000	6 160 000
	8 410 000	1 357 000	2 800 000	537 000	
		1 370 000	4 266 000		
		1 383 000			
		1 391 000			
		1 393 000			
		1 394 388			
		1 400 000			
		1 457 000			
Grèce	200 000	5 000	21 000	1 000	27 000
	230 000	12 000			
Italie	5 615 000	460 000	947 000	600 000	2 177 000
		494 000	949 576	630 000	2 197 000
		496 291			
		500 000			
		512 000			
		530 000			
		533 000			
		600 000			
		650 000			
		750 000			
Japon	800 000	300	900	3	1 203
		1 000	907		1 210
Monténégro	50 000	3 000	10 000	7 000	20 000
Portugal	56 493	2 096	5 224	6 948	21 547
	60 000	5 000	13 751	12 000	32 291
	100 000	7 000	14 000	12 318	33 000
		7 222			
		8 000			
		8 367			
	9 000				
Roumanie	750 000	158 000	120 000	80 000	535 706
	1 000 000	242 000		83 000	539 000
		250 000			
		300 000			
		335 706			
		336 000			
Russie	12 000 000	1 450 000	3 500 000	2 500 000	9 150 000
	15 000 000	1 700 000	4 950 000		9 158 000
		1 708 000			
		2 000 000			
		2 500 000			



Alliés	Mobilisés	Morts	Blessés	Prisonniers et disparus	Total des pertes
Serbie	700 000	45 000	133 000	152 958	331 000
	707 343	323 000	133 148	153 000	331 106
		331 106			
		369 818			
		370 000			
	380 000				
Total	42 177 000 42 188 810	5 152 115 5 200 300	12 798 900 12 831 004	4 121 000 4 155 003	22 089 709 22 153 003

Empires centraux	Mobilisés	Morts	Blessés	Prisonniers et disparus	Total des pertes
Allemagne	11 000 000	1 676 000	4 216 000	1 150 000	7 142 558
	13 000 000	1 773 700	4 216 058	1 152 800	7 166 000
		1 800 000	4 247 143		
		1 808 545	4 814 557		
		1 900 000			
		1 950 000			
		1 960 000			
		2 000 000			
		2 036 897			
		2 049 466			
Autriche-Hongrie	7 800 000	1 000 000	3 620 000	855 233 disparus	7 020 000
	9 000 000	1 047 000		2 200 000	
		1 096 000			
		1 100 000			
		1 200 000			
		1 379 950			
		1 542 000			
	1 542 807				
Bulgarie	950 000	49 000	152 000	27 000	266 919
	1 200 000	87 500	152 390	27 029	267 000
		88 000	155 026		
		100 000			
		101 224			
Empire ottoman	2 850 000	325 000	400 000	250 000	975 000
		350 000			
		400 000			
		436 974			
Total	22 850 000	3 386 200 3 413 000	8 388 000 8 388 448	3 627 000 3 629 829	15 404 477 15 428 000

Total général	65 027 000	8 538 315	20 000 000	7 750 919	37 494 186
	65 038 810	8 613 000	21 186 000	7 782 000	37 581 000
			21 219 452		

*Sources :*

- *Données Statistiques relatives à la Guerre 1914-1918*, Paris, Imprimerie nationale, 1922.
- *Statistics of the Military Effort of the British Empire during the Great War, 1914-1920*, The War Office, His Majesty's Stationery Office, 1922.
- « Le Bilan de la Guerre », in *Journal des Mutilés et Combattants*, 12 novembre 1933.
- Jeannest, médecin commandant, *Les Pertes allemandes pendant la Guerre 1914-1918, d'après la Statistique de Guerre allemande*, Paris, Lavauzelle, 1935.
- Des Lyons de Feuchin Henri, *Rapport sur le Bilan des pertes en morts et en blessés des nations belligérantes*, Journal Officiel, documents parlementaires, annexe n° 335, 1924.
- Marin Louis, *Rapport sur le bilan des pertes en morts et en blessés des nations belligérantes*. Journal Officiel, Documents Parlementaires, Annexe n° 633, 1920 (Ce rapport incomplet, établi en 1919, ne tient pas compte des pertes au-delà de cette date. Les chiffres qui y figurent se retrouvent néanmoins dans des études historiques actuelles).
- Michel Edmond, *Les dommages de guerre de la France et leur réparation*, Paris, Berger-Levrault, 1932.
- Toubert, médecin inspecteur-général, *Étude statistique des pertes subies par les Français pendant la Guerre 1914-1918*, Paris, Lavauzelle, 1920.

de cette partie, sous la plume de Patrick Festy, étudie l'incidence de la Première Guerre mondiale sur la fécondité française. L'auteur montre qu'une chute massive de cette fécondité s'est produite durant les hostilités, que dans les générations les plus directement touchées (1890-1900), la récupération des naissances empêchées semble avoir été à peu près totale, enfin que ce redressement de la fécondité a été continu dans une trentaine de générations. Le troisième et dernier chapitre, de Peggy Bette, traite le cas des veuves et du veuvage à Lyon de 1914 à 1924. Il s'agit d'une contribution à la fois sociohistorique et démographique dont l'objectif est de montrer que ces femmes, de situations sociales et économiques très diverses, ne répondent pas toutes au stéréotype de la femme en deuil, fidèle à l'époux défunt et vivant des maigres revenus de sa pension. Loin d'être des femmes assistées, les veuves de guerre lyonnaises réagissent avec dynamisme à l'événement historique. La régulation, du fait du conflit, de leurs décisions et de leurs initiatives constitue un facteur d'homogénéisation de cette sous-population.

Le chapitre premier de l'ouvrage est placé à part et nous a paru devoir figurer comme une sorte d'introduction. L'économiste Charles Gide, qui en est l'auteur, écrit en 1916, au moment de ce qu'il ignore être le moment central du conflit. Il traite de la redistribution de la population française et son texte a valeur méthodologique autant qu'historique. Comment compter les morts ? En se référant, par exemple, au conflit précédent, celui de 1870. L'auteur ne perd jamais de vue le côté prospectif de son propos et ne manque pas de tirer les premières conséquences des deux années de guerre écoulées au moment où il écrit.

On voit comment ces contributions, unies dans leur diversité par la stricte convergence du propos autour de questions démographiques, développent, discutent, amendent les quelques pistes proposées dans les pages qui précèdent, dont la seule ambition est d'introduire à la problématique passionnante et générale de l'état et du mouvement d'une population au cours d'un conflit meurtrier : la science de la population, fondamentale parce qu'elle donne l'infrastructure de toute autre analyse en sciences sociales, unifie cet examen dans une situation historique, la guerre, absolument particulière, absolument désastreuse. Le déroulement et les raisons de l'hécatombe, s'ils ne peuvent être par là justifiés, n'en sont pas moins mieux compris et peuvent introduire à ce que maint historien a souhaité tirer des leçons du passé : un exercice de plus grande sagesse.

Jean-Marc Rohrbasser